

La fille qui ne savait ni lire ni écrire

Azeddine Sefrioui

Jamila avait quatorze ans, et sa journée serait, comme d'habitude, consacrée aux tâches ménagères.

Sauf le dimanche, elle se levait tôt chaque matin pour aider sa mère à préparer le petit-déjeuner de toute la famille.

Autour de la table basse installée dans le hall devenu salle à manger, ses frères Ismail, douze ans, et Youssef, dix ans, ainsi que ses sœurs Khadija, seize ans, et Souad, huit ans, prenaient place en bâillant. Seul Slimane, l'aîné, manquait souvent à l'appel : ouvrier dans une usine de fabrication de sucre, il travaillait en horaires décalés, les fameux "trois huit".

Ce matin-là, Khadija s'impatientait. Elle consulta l'horloge murale, fronça les sourcils et lança depuis la table :

— Jamila ! Le thé, il est prêt ou pas ? Ma maîtresse ne rigole pas avec les retards, il est déjà sept heures trente !

De la cuisine, leur mère, Ghita, répondit sèchement :

— Arrête de crier, toi ! T'as qu'à venir nous aider, si t'es si pressée ! Tu vois pas qu'on court dans tous les sens ? Et puis, c'est tes frères et ta petite sœur qu'on sert d'abord. Eux, ils vont à l'école et doivent être à l'heure.

À peine ces mots lâchés, Ismail et Youssef s'étaient déjà emparés du premier msemen tout chaud sorti de la poêle et posé dans la grande assiette, chacun tirant de son côté.

— Hé ! C'est moi qui l'ai pris le premier ! cria Ismail.

— Mais non, c'est moi qui ai tendu la main le premier ! répliqua Youssef.

Sans un mot, Lalla Ghita leur arracha la crêpe des mains, la coupa rapidement en deux et donna une moitié à chacun.

Jamila arriva enfin avec la théière brûlante, et versa le thé à la menthe dans les petits verres. Un à un, elle les distribua à ses frères et sœurs, qui buvaient en vitesse tout en mastiquant leur part de msemen. Bientôt, les uns après les autres, ils attrapèrent leurs chaussures, leurs cartables et quittèrent l'appartement en courant.

Jamila les regardait partir, les dents serrées. Elle, la cadette, était pourtant plus grande que Souad, qui allait déjà à l'école, et à peine plus jeune que Khadija, qui avait eu la chance d'apprendre la broderie.

Elle baissa les yeux vers le sol poussiéreux qu'elle allait devoir balayer, une fois son petit déjeuner pris en compagnie de sa mère. Son univers s'arrêtait à l'appartement. Pendant que sa mère préparait le pain et le repas de midi, elle récurait les casseroles, balayait et lavait le sol...

Dans le Maroc des années 60, rares étaient les filles à fréquenter l'école. L'enseignement, on le réservait aux garçons, considérés comme les futurs soutiens de famille. Les quelques filles qui parvenaient à décrocher leur certificat du primaire avaient, bien souvent, un père ou une mère convaincus que l'éducation d'une fille valait quelque chose.

Jamila, elle, à quatorze ans, ne savait toujours ni lire ni écrire, n'apprenait aucun métier, et son univers se limitait aux murs de l'appartement familial.

Un jour, alors que Jamila balayait l'entrée de l'immeuble, deux religieuses françaises arrivèrent sur la place, comme portées par le vent, juchées sur leur Solex noir qui soulevait derrière elles un nuage de poussière.

À peine descendues de leur petit engin, les voilà qui faisaient du porte-à-porte pour inciter les parents du quartier à inscrire leurs filles dans leur centre de formation d'Aïn Sebaa.

Les deux religieuses étaient d'un dynamisme remarquable. De noir, étaient leurs longues robes noires, serrées à la taille par une cordelière, leur donnant un air à la fois sérieux et déterminé. En contraste, le reste était en blanc, leurs sandales en plastique, leurs chaussettes et le petit foulard noué autour de leur tête faisaient éclater une clarté, comme si une lumière discrète accompagnait leur mission de sensibilisation à la scolarisation des filles.

Depuis la fenêtre de notre appartement, Lalla Ghita crut d'abord voir deux pingouins glisser sur la grande place poussiéreuse. Intriguée, elle descendit auprès de Jamila pour attendre son tour et découvrir ce que ces femmes proposaient. Elles ne tardèrent pas à venir vers elle.

— Bonjour, c'est vous qui donnez des cours aux jeunes filles ?

— Oui, on accueille toutes celles qui veulent apprendre, répondit l'une des deux religieuses en souriant.

— Et... qu'est-ce qu'elles apprennent ? demanda Lalla Ghita.

— Les bases de lecture, écriture, calcul, couture et cuisine.

Jamila attentive écoutait la conversation de sa mère avec les deux religieuses.

— Vous savez, ma fille n'est pas à l'école. Elle a quatorze ans...

— Ce n'est pas trop tard ! s'exclama la deuxième religieuse. Amenez-la lundi à neuf heures à notre centre qui se trouve à Aïn Sebaa. On s'occupera d'elle.

— Merci, j'en parlerai ce soir à son père.

Elle les remercia et monta avec sa fille. Les deux religieuses, infatigables, continuèrent leur tour...

Le soir, nous étions réunis autour de notre dîner préféré. L'odeur des frites croustillantes se mêlait à celle des poivrons verts et des tomates grillés à l'huile, relevés de sel et de cumin. C'était un plat que nous aimions beaucoup, et que nous mangions assez souvent. Notre mère profita de ce moment de calme pour aborder le sujet avec notre père.

— Les religieuses d’Aïn Sebaa acceptent des filles dans leur centre pour les instruire et leur apprendre un métier. On pourrait envoyer Jamila. Tu en penses quoi ?

— Chez les religieuses ?! s’écria-t-il. Tu n’as pas peur qu’elle devienne chrétienne ?!

— Elles vont juste lui apprendre à lire et à écrire... Ce n’est pas une mauvaise chose.

— Je ne suis pas sûr que ce soit bien pour elle d’y aller.

— Mais regarde ta fille... Elle ne fait rien de ses journées, contrairement à ses frères et sœurs ! Tu veux qu’elle reste comme ça toute sa vie ?

Jamila, assise en face de notre père, l’observait en silence, le regard plein d’espoir, guettant le moindre signe d’acceptation. Notre père, Sidi Mohamed, était conservateur mais n’était pas contre l’idée que ses filles aillent à l’école. Sa réticence venait surtout de soucis d’argent. Après un moment, il finit par répondre.

— Bon, si ça ne coûte rien, elle peut y aller...

Jamila, ravie, ne put retenir un léger sourire qui trahissait sa joie.

Le lendemain matin, Elle partit avec notre père en direction du centre. À leur arrivée, elle fut chaleureusement accueillie par les religieuses et installée dans une classe avec d’autres jeunes filles.

Dès les premiers instants, tout lui parut difficile. L’air de la classe lui semblait figé, presque irrespirable. Les murs étaient nus, les voix trop sèches, les regards durs. Rien ne bougeait, sauf les craquements secs des chaises, les grincements de la craie sur le tableau noir, les ordres brefs de la maîtresse. Elle se tenait droite, les mains moites, le dos tendu, et déjà l’envie de fuir.

Son esprit, lui, s’évadait vers la terrasse de la maison. Là-bas, l’odeur de la menthe fraîche, de l’eau de Javel et de la pâte à pain flottait dans l’air tiède. Le linge claquait au vent, le soleil frappait le sol chaud, et ses gestes avaient un sens : plier, balayer, nettoyer, courir, respirer. Là-bas, elle existait vraiment. Elle était une fille utile, reconnue, libre de ses mouvements, de ses paroles et de ses silences.

Ici, on lui demandait de rester immobile, de fixer tout le temps la maîtresse. Il fallait faire semblant de comprendre, pratiquer sans comprendre les consignes, se faire corriger sans cesse. Elle avait peur de se tromper, mais plus encore de parler. Elle n’était pas à sa place. Ce monde-là était froid et abstrait pour elle.

Le soir, en rentrant à la maison, elle fut accueillie par sa mère, le visage illuminé d’un grand sourire plein d’espoir.

— Alors ma fille ? Comment c’était ?

— Je n’aime pas... répondit simplement Jamila, les yeux baissés.

— Mais enfin... Tu veux donc rester à la maison toute ta vie ?

— Peut-être... souffla-t-elle, avant d’aller s’asseoir loin dans le salon.

Le lendemain matin, elle ne retourna pas au centre. Et personne ne l'y força.

Même après l'indépendance, les religieuses continuaient de proposer des cours élémentaires et des formations, comme la couture, dans leurs centres répartis à travers le pays.

Par la suite, ses parents tentèrent de la placer chez la Ma'alma pour apprendre la broderie, espérant qu'elle suivrait le même chemin que sa sœur aînée. Mais là encore, l'expérience fut de courte durée. Jamila n'arrivait pas à manier l'aiguille et perdait vite patience, surtout face aux dures remarques de la Ma'alma.

— Tu ne fais donc aucun effort, ma fille ! Regarde tes points, ils sont tout de travers ! lui lançait-elle sans cesse.

Les jours passaient, et Jamila traînait de plus en plus les pieds pour aller à l'atelier. Un matin, après une énième critique humiliante, elle retira son tablier et quitta définitivement les lieux.

Elle retrouva son territoire, la grande terrasse de l'appartement familial. Elle apprit à nettoyer le blé et en retirer les impuretés avant que son grand frère Slimane ne l'apporte au moulin du quartier pour être moulu. Elle aida ses parents à préparer le *khlii*, cette viande de mouton séchée et cuite dans la graisse et l'huile d'olive, afin d'être conservée plusieurs mois. Elle fit initiée à plusieurs autres recettes ancestrales.

Le plus souvent, elle lavait le linge de toute la famille, entourée de bassines en plastique et de seaux remplis d'eau. L'outil qu'elle utilisait le plus était une planche en bois striée, usée par les années, qui facilitait le frottement du savon contre le tissu. L'odeur du Tide, cette lessive en poudre si populaire, se mêlait à celle du linge mouillé. Sous le soleil brûlant, l'eau blanchâtre éclaboussait ses avant-bras et rougissait ses doigts, déjà fripés.

Lorsque qu'on lui demandait ce qu'elle faisait de ses journées, elle répondait avec malice.

— Je suis dactylographe !

Elle faisait allusion aux mouvements répétés de ses mains sur la planche striée, une tâche qu'elle accomplissait avec autant de rigueur qu'une secrétaire tapant sur sa machine à écrire.

Ses frères et sœurs se mirent à redouter son obsession du ménage. Lorsqu'ils rentraient pour déjeuner à midi, ils devaient patienter sur le palier, avec l'interdiction d'entrer tant que le sol n'était pas parfaitement sec.

— Attendez un peu, vous allez tout salir ! s'exclamait-elle en barrant l'entrée avec son balai.

Elle exerçait ainsi une sorte de pouvoir sur la maison, celui de la maîtresse de la propreté. Et plus elle s'y consacrait, plus son obsession grandissait. Elle traquait les moindres taches, la moindre poussière, elle devenait maniaque.

Quand elle eut dix-huit ans, Jamila commença à rêver d'un mariage qui la sortirait du nid familial et lui donnerait un statut. Dans son entourage, les filles de son âge analphabètes et sans travail, étaient déjà considérées comme des *bayrates*, des vieilles filles.

Chaque jour, elles vivaient dans l'attente, longue et douloureuse, de se trouver un mari. Celui qui voudrait bien d'elles. Celui dont la situation serait parfois moins bonne encore que celle de leur père.

Pour s'y préparer, tous les moyens étaient bons. Jamila ne savait ni lire ni écrire, alors elle misait sur leur corps. Comme beaucoup de jeunes filles du quartier, elle appliquait la fameuse technique du bol. Utilisé comme une ventouse autour de chaque sein, il était censé faire gagner une taille de poitrine. Elle prit davantage soin d'elle, apprit à bien s'habiller, à soigner son apparence.

Chaque après-midi, désormais elle retrouvait ses copines. Avec elles, elle riait, échangeait des astuces de beauté ; un petit répit dans son quotidien monotone.

Parfois, pour changer de murs, comme on disait, elle partait passer une semaine ou deux chez notre demi-sœur Myriam. Là aussi, il fallait se rendre utile, mais au moins, elle y était remerciée.

Certains après-midi, elle accompagnait Myriam en visite chez la famille de son mari, installée dans un quartier résidentiel de la Nouvelle Médina. Jamila découvrait alors un monde plus raffiné : des artisans fassis qui, contrairement à notre père, avaient réussi à Casablanca, des maisons spacieuses, des salons richement décorés.

Malgré leur niveau social plus élevé, les filles de cette famille demeuraient pourtant dans la même situation qu'elle. Pas d'école, pas de métier. Juste l'attente du mariage. Elle se lia d'amitié avec deux sœurs de cette famille, aussi naïves qu'elle.

L'après-midi, lorsqu'elles se retrouvaient toutes les trois dans un coin du salon, elles partageaient un thé à la menthe tiède en bavardant à voix basse. Elles parlaient de ce qu'elles avaient lavé ou cuisiné, se plaignaient des corvées, commentaient les tenues des voisines.

Parfois, une rumeur plus lourde s'invitait dans la conversation, comme celle de la fille du vieux monsieur veuf qui tenait une épicerie dans le quartier, qu'on disait enceinte de lui, son propre père. Elles répétaient ce qu'elles avaient entendu, sans oser dire si c'était vrai ou faux. Mais leurs échanges, même les plus troublants, étaient toujours ponctués d'éclats de rire qu'on entendait résonner dans tout le salon.

Un jour, alors que Jamila rentrait seule d'une de ses visites chez ses amies, un jeune homme l'aborda avec une timidité touchante. Il était beau, bien habillé, et avait une allure élégante qui tranchait avec celle des garçons qu'elle connaissait dans son quartier à Hay Mohammadi. D'un geste hésitant, il lui tendit une enveloppe soigneusement fermée.

— Prends cette lettre, murmura-t-il en évitant légèrement son regard.

Jamila le fixa un instant, à la fois surprise et troublée. Le cœur battant. Pour la première fois, un garçon s'intéressait à elle. Et pas n'importe lequel, il ressemblait au prince charmant dont elle rêvait. Elle hésita une seconde avant de saisir timidement la lettre et la glisser dans son sac à main.

— Merci..., souffla-t-elle avant de continuer son chemin.

Tout au long du trajet, elle réfléchit à qui confier la lettre pour qu'on lui lise. Ses copines ? Non, impossible. Elles se moqueraient d'elle, ou pire, deviendraient jalouses. Finalement, pensa à son petit frère, Youssef. Malgré son jeune âge, il savait déjà bien lire et écrire. Et il saurait garder le secret... à condition qu'elle lui glisse quelques sous pour acheter des biscuits *Henry's*, ceux qu'il aimait tant.

Le lendemain, Jamila trouva un prétexte pour retourner chez ses parents à Hay Mohammadi, incapable de penser à autre chose qu'à cette lettre, précieusement gardée dans son sac.

Dès son arrivée, elle rejoint Youssef sur la terrasse en train de jouer tout seul comme à son habitude absorbé par l'une de ses aventures imaginaires. Il tenait un bâton, qu'il agitait dans les airs comme s'il affrontait un ennemi invisible.

— Youssef ! appela-t-elle doucement.

Il se retourna et en la voyant, afficha un large sourire.

— Ah, tu es rentrée !

— Oui et j'ai besoin de ton aide mais avant... viens là !

Elle l'attira contre elle et déposa un baiser sur sa joue droite.

— Dis-moi, toi tu sais garder un secret ?

Les yeux de Youssef pétillèrent, il aimait les mystères, et particulièrement la complicité avec sa soeur.

— Bien sûr !

— Si tu acceptes de m'aider et de ne rien dire à personne, je te donnerai quelques sous pour t'acheter des biscuits *Henry's*.

Il fronça les sourcils de curiosité, intrigué.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Juste lire quelque chose pour moi... mais à voix basse ? d'accord ?

Elle sortit la lettre et la lui tendit. Youssef l'examina un instant, l'ouvrit et commença à lire à voix basse.

« Chère Mademoiselle,

Je ne sais pas comment commencer cette lettre, alors je vais écrire simplement ce que je ressens.

Depuis la première fois que je t'ai vue, je n'arrête pas de penser à toi. Tu as quelque chose de différent, de doux, qui me touche profondément. Je ne sais pas si tu as déjà remarqué ma présence dans le quartier, mais moi, je remarque toujours la tienne.

Je t'ai croisée plusieurs fois et je n'ai pas osé te parler. C'est pourquoi j'ai préféré t'écrire.

Je ne te demande rien, je veux juste te dire que quelqu'un pense à toi. Peut-être qu'un jour, nous pourrions parler.

Avec respect et admiration,

Hamid qui espère te connaître. »

Youssef leva les yeux vers sa sœur, un sourire taquin aux lèvres.

— Alors c'est ton amoureux ?

Jamila rougit et lui tapa doucement sur l'épaule.

— Tais-toi ! Et souviens-toi, c'est un secret !

Youssef rit avec malice.

— D'accord, mais j'ai bien mérité mes biscuits, non ?

Jamila amusée, fouilla dans son sac à main et lui donna quelques pièces, celles qu'elle mettait de côté lorsque leur mère l'envoyait faire des courses chez l'épicier du bas de l'immeuble.

— Tiens mais n'en parle à personne, sinon...

— Sinon quoi ?

— Sinon, plus de biscuits *Henry's* ! lança-t-elle en levant l'index, un sourire en coin.

Youssef hocha la tête avec sérieux et courut vers l'escalier, fier de son rôle de confident.

Jamila, elle, resta un instant sur la terrasse, la lettre serrée contre elle... Elle ne bougeait plus. Ce qui comptait, à cet instant, c'était ce frisson nouveau : celui d'avoir été vue, choisie, attendue par un beau jeune homme.

Le lendemain, Jamila décida d'écrire une réponse à la lettre. Elle devait à nouveau faire appel à Youssef.

En fin de journée, dès que celui-ci rentra de l'école, elle le rejoignit sur la terrasse où il mettait en scène une guerre navale entre des navires de papier dans une bassine d'eau.

— Youssef, j'ai encore besoin de toi...

— C'est encore une lettre d'un amoureux ?

— Non, il faut que tu m'écrives une réponse à la lettre d'hier.

— Hmm... Ça va te coûter combien cette fois ? dit-il avec un sourire malin.

— Tu es devenu un vrai petit voyou ! répondit-elle en riant. Elle fouilla dans son sac et lui tendit à nouveau quelques pièces.

— Qu'est-ce que je dois écrire ?

Elle hésita un instant.

— Dis-lui que... que j'ai bien lu sa lettre et que ça m'a fait plaisir qu'il pense à moi, murmura-t-elle.

Youssef prit une feuille dans son cahier de brouillon, sortit un stylo de son cartable et se mit à réfléchir un moment avant d'écrire laborieusement.

« Bonjour Hamid,

J'ai lu ta lettre et ça m'a fait plaisir. Je ne sais pas quoi dire. Mais merci d'avoir pensé à moi.

Jamila. »

Youssef tendit la feuille à sa sœur, émue et impressionnée par ces quelques lignes.

— C'est bien comme ça ? demanda Youssef.

— C'est un peu court mais ça va, répondit-elle avec un sourire.

Elle plia soigneusement la feuille, la glissa dans une enveloppe et la rangea dans son sac.

La semaine suivante, comme prévu, Jamila retourna chez sa demi-sœur. À peine arrivée, elle trouva une raison pour aller rendre visite à ses copines dans le quartier résidentiel où elle avait rencontré Hamid.

A la sortie de chez ses deux amies, elle tomba de nouveau sur lui, comme s'il l'attendait.

Lorsqu'il l'aperçut, son visage s'illumina. Il s'approcha timidement.

— Bonjour ... tu vas bien ?

— Oui... et toi ? répondit-elle, le regard fuyant.

— Moi aussi.

Un silence gêné s'installa. Rassemblant son courage, Jamila sortit l'enveloppe de son sac et la lui tendit.

Hamid l'accueillit avec un sourire, visiblement content.

— Merci, dit-il. Il mit la lettre dans la poche de sa veste et hésita un instant avant de demander.

— Quand est-ce que je pourrai te revoir ? J'aimerais te donner une nouvelle lettre...

Jamila baissa la tête, une chaleur lui monta aux joues.

— Je ne sais pas... peut-être dans deux jours ...

— D'accord, je t'attendrai, répondit-il, les yeux brillant d'espoir.

Après un dernier regard, il s'éloigna, laissant Jamila émue et heureuse.

Ils échangèrent ainsi plusieurs lettres que Youssef lisait et écrivait, se contentant de quelques sous en récompense. À chaque nouvelle lettre, Jamila sentait son cœur s'emballer un peu plus, impatiente de découvrir les mots soigneusement tracés sur le papier.

Et ainsi, après des semaines d'échanges, Hamid finit par lui proposer un rendez-vous dans un café chic du boulevard Mohamed V, en plein centre-ville de Casablanca.

Après avoir lu cette dernière lettre, Jamila passa les jours suivants dans une euphorie, difficilement contenue, le cœur joyeux à l'idée de ce premier tête-à-tête. Elle se projetait déjà sur la terrasse de ce café élégant, un lieu qu'elle avait toujours rêvé de découvrir, mais qui lui était resté jusque-là inaccessible.

Le jeudi, elle accompagna sa mère comme d'habitude au hammam du quartier, profitant du rituel du bain chaud pour se détendre et se préparer. Le vendredi après-midi, elle prit soin d'elle avec plus de minutie que d'habitude ; elle appliqua du vernis sur ses ongles, coiffa soigneusement ses cheveux et repassa soigneusement une robe élégante.

Le samedi, à 14 heures précises, elle demanda à sa mère la permission d'aller voir une amie. Elle prit le bus en direction du centre-ville, les mains serrées sur son sac, écoutant d'une oreille distraite le brouhaha du moteur et les conversations des passagers autour d'elle.

A l'arrêt du Marché central, elle descendit et marcha une centaine de mètres jusqu'au café indiqué dans la lettre. De loin, elle aperçut Hamid déjà installé en terrasse. Le battement de son cœur s'accéléra. Elle s'avança en prenant soin d'adopter une démarche distinguée.

— Salam Hamid, murmura-t-elle timidement.

— Salam Jamila, répondit-il avec un sourire, ravi.

Elle s'assit en face de lui, le regard intimidé posé sur la table.

— Que veux-tu boire ?

— Un jus d'orange, dit-elle.

Il fit un signe au serveur et passa commande. Pendant ce temps, un silence gêné s'installa entre eux. Finalement, Hamid prit l'initiative de lancer la conversation.

— Alors... tu viens souvent ici au centre-ville ?

— Non, pas vraiment... Je sors rarement, avoua-t-elle.

— Moi non plus, en fait. Mais pour toi j'ai fait une exception, dit-il en souriant, cherchant à la mettre à l'aise.

Ils échangèrent des banalités sur leur quotidien. Pour masquer sa nervosité, Hamid sortit un paquet de cigarettes et en alluma une. Jamila le fixa avec curiosité.

— C'est quoi la marque de cigarettes que tu fumes ?

Hamid, un peu surpris, posa son paquet sur la table.

— Regarde, c'est écrit dessus, dit-il avec amusement.

Elle fixa le paquet, mais rien ne lui vint. Elle n'avait jamais vu ce paquet auparavant. Une seconde de flottement s'installa.

— Alors ? insista-t-il gentiment.

Jamila sentit son visage s'empourprer. Elle balbutia quelque chose de peu audible.

Hamid commença à comprendre. Il avait déjà entendu parler de ces jeunes filles analphabètes. Il voulait en avoir le cœur net.

Il laissa passer quelques instants, puis, d'un geste naturel, il sortit un billet de sa poche et le déplia devant elle.

— Tu as vu ? Je crois que le commerçant m'a rendu trop de monnaie. Regarde, c'est bien écrit "cinquante dirhams", non ?

Jamila baissa les yeux vers le billet. Son cœur s'accéléra.

— Euh... oui, peut-être... je ne sais pas trop, répondit-elle en détournant le regard.

Hamid observa sa réaction, le léger trouble dans sa voix, l'hésitation dans ses gestes. Il n'insista pas. Il avait sa réponse. Pour alléger l'atmosphère, il rangea le billet et reprit la conversation sur un ton détendu, comme si de rien n'était.

— Et ton père, que fait-il comme métier ?

Jamila hésita et décida de répondre avec sincérité.

— C'est un artisan... Enfin... Il l'était. Mais il a eu un accident, il ne peut plus travailler.

Hamid hocha la tête.

La suite du rendez-vous se déroula dans une ambiance étrange. Malgré la gentillesse apparente d'Hamid, Jamila sentit une distance s'installer entre eux. Après avoir terminé leurs boissons, ils décidèrent de marcher un peu le long du boulevard Mohamed V, bondé comme chaque samedi après-midi.

À 17 heures, Hamid l'accompagna jusqu'à son arrêt de bus.

— Merci d'être venue, dit-il en souriant.

— Merci à toi...

Il la salua d'un geste avant de s'éloigner.

Sur le trajet du retour, Jamila ruminait. Elle s'en voulait.

Pourquoi ne suis-je pas allée à l'école pour savoir lire et écrire ? Pourquoi ai-je posé cette maudite question sur le paquet de cigarettes ? Maintenant, tout est fichu...

Arrivée chez elle, elle s'enferma dans le salon et s'allongea sur l'un des matelas, fixant le plafond. Hamid rirait-il de moi avec ses amis ? Voudrait-il encore me revoir ? Sa gorge se serra. Elle aurait voulu disparaître.

Les jours passèrent, puis les semaines... Quand elle retourna chez ses copines de la Nouvelle Médina, elle ne le revit plus. Le cœur battant à l'idée de le croiser à nouveau, elle chercha Hamid en vain.

L'espoir que les parents de Hamid viennent un jour frapper à la porte de sa famille pour demander sa main s'amenuisait au fil des jours.

Quelques mois plus tard, Jamila apprit par ses deux amies le mariage de Hamid avec une jeune femme choisie par ses parents. Ces derniers n'auraient sûrement pas accepté qu'il épouse une jeune femme pauvre et analphabète. Eux qui appartenaient à la classe moyenne, qui avaient réussi dans le commerce et dont les enfants poursuivaient de grandes études. Jamila, vit son rêve s'éteindre.

Les années passèrent. Son histoire ressemblait à celle de milliers d'autres filles attendant qu'un mari les arrache au cercle familial.

Mais moi, Youssef, je n'ai jamais oubliée l'histoire de Jamila. Malgré mon jeune âge, j'ai éprouvé une profonde peine pour ma sœur et ses amies.

Un jour, lors d'une de nos visites chez Myriam, alors qu'elles étaient installées dans le salon, touché par leur détresse, je leur avais lancé :

— Attendez que je grandisse et je vous épouserai toutes !

Elles avaient ri, mais derrière leurs rires se cachait une profonde tristesse. Les occasions de mariage étaient rares, et à vingt ans, on les traitait déjà de *bayrates* ! Quelle injustice !

Pour les consoler, les parents et les membres de la famille leur répétaient l'adage de la génération précédente « Le mariage et la mort sont deux maux qui n'épargnent personne. » Mais ces mots ne leur apportaient aucun réconfort.

Ces jeunes filles analphabètes, ces *bayrates* avant l'heure, avaient pourtant tout donné. Elles nous ont torchés, nous les plus jeunes de la famille, se sont occupées de nous comme des secondes mères. Elles ont contribué sans compter à notre éducation et à notre épanouissement. Et pourtant, enfants, nous étions parfois méchants avec elles, les traitant parfois de bonniches.

Jamila finit par se marier. Lors d'une fête organisée par des membres de notre grande famille à Fès, un jeune homme avait demandé à nos parents la main de notre petite sœur Souad, frappé par sa beauté et sa jeunesse. Sans hésiter, nos parents lui avaient répondu qu'ils avaient pour principe de marier leurs filles dans l'ordre de naissance, et qu'il se trouvait que leur fille aînée, Jamila, n'était pas encore mariée. Traditionnel comme il l'était, le jeune homme accepta sans discuter.

C'est ainsi que Jamila ne se maria qu'à vingt-huit ans, bien plus tard que la plupart des filles de notre entourage. Mes parents organisèrent la fête à Casablanca, comme le voulait la coutume, et le futur mari la sienne le lendemain à Fès. Toute la famille monta dans un bus pour s'y rendre. Ce fut un bel évènement.

Jamila vécut heureuse chez son mari, mais pleurait souvent. L'éloignement des siens, surtout de notre mère avec qui elle entretenait une relation très forte, lui pesait. Une complicité profonde, un lien presque jamais rompu, comme un cordon ombilical invisible. Puis, elle eut un garçon, puis une fille. Elle changea de lieu, de visages, de priorités, mais les gestes, eux, restèrent les mêmes : s'occuper de son foyer, de ses enfants, avec la même force et la même

abnégation que notre mère. À cela s'ajoutèrent d'autres responsabilités : servir son mari, le soutenir comme elle pouvait.

Vingt ans plus tard, une voisine lui proposa de l'accompagner à un centre d'alphabétisation tenu par une association caritative de la ville. Elle en parla à son mari, qui, sans l'en empêcher, la découragea.

Elle finit pourtant par suivre sa voisine. De cours en cours, elle apprit à déchiffrer ce qui était écrit dans les cahiers et les livres de ses plus jeunes enfants, elle en avait eu six en quinze ans. Sa confiance grandit lentement. Une transformation s'opéra, discrète mais réelle. Et, avec le temps, elle en récolta les fruits : un peu plus de respect de la part de son mari, et, presque par ricochet, de ses enfants et de la grande famille.

Aujourd'hui, chaque fois que j'apprends que d'autres femmes comme elle s'inscrivent à des cours d'alphabétisation, cela me remplit de joie. Mon respect pour Jamila, et pour toutes celles qui, malgré les obstacles, reprennent en main une part de leur vie, ne cesse de grandir. Je n'ai qu'un seul désir : les féliciter, les encourager, les aider à aller encore plus loin.

Enfin libres, elles peuvent commencer à écrire leur propre histoire... J'aurais aimé qu'elles aient eu accès à l'école, comme leurs frères, pour pouvoir choisir leur vie dès le départ.